

L'humanité fantôme

Mathieu Bélisle

Numéro 84, printemps 2021

Qui a peur des changements climatiques ?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/96385ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bélisle, M. (2021). L'humanité fantôme. *L'Inconvénient*, (84), 40–44.

L'humanité fantôme

ESSAI **Mathieu Bélisle**

Bientôt les êtres humains s'enfuient hors du monde.
Michel Houellebecq, *Poésies*

Dans *Les cerfs-volants* (1980), Romain Gary raconte l'histoire de Ludovic, jeune résistant sous l'Occupation qui est privé de la femme qu'il aime, Lila, prisonnière en Pologne. Dans le village où il se trouve confiné, il se contente de rêver d'elle, à distance, d'imaginer sa présence, son odeur, ses gestes. Et le pouvoir de son imagination est tel qu'il parvient à croire qu'elle est là, à ses côtés, à toute heure du jour et de la nuit. Ludovic parle à cette Lila inventée, la caresse, marche et dort avec elle, et Lila lui répond, le gronde et s'enfuit, revient puis l'embrasse, au point que le lecteur se laisse séduire par cette magie, en vient à croire qu'elle est vraiment là, en chair et en os. Prisonnier d'un ordre dont les destinées lui échappent, Ludovic a compris qu'il doit pallier les manques du réel, qu'il lui faut, pour survivre, apprendre à vivre avec le fantôme de sa bien-aimée.

Apprendre à vivre au milieu de fantômes, dans un monde en voie

de dématérialisation, c'est précisément ce qui nous aura été demandé au temps de la pandémie. Jamais la mémoire et l'imagination n'auront été aussi sollicitées qu'au moment où nous étions frappés par ce mal invisible, transmis à notre insu et malgré nous. Nous avons dû nous retirer du monde, devenir presque invisibles, à tel point que nous sommes passés en quelques mois de la société des individus à la société des ermites. Mais notre isolement forcé a eu ceci de singulier qu'il a été vécu dans l'interconnexion la plus complète. La mémoire et l'imagination ont eu droit à des moyens techniques dont plusieurs ignoraient jusque-là l'existence (Zoom, Teams, Meet, etc.), si bien que ce qui n'était pour Ludovic qu'une rêverie sans grande conséquence est devenu pour nous la réalité même, notre horizon indépassable. Nous devons vivre à distance et séparés, chacun de son côté, tout en étant appelés à continuer de travailler ensemble, de

tenir des réunions d'équipe, de rencontrer des clients, d'enseigner à nos étudiants, bref à transposer notre existence dans un « autre » monde, où il fallait agir comme si rien n'avait changé. Le deuil de ce qui disparaissait, il fallait le vivre chacun pour soi, sans même qu'il soit question de ralentir la cadence de la machine – exactement comme pour la disparition des espèces en cette ère de changements climatiques.

Ces équipes, ces clients, ces étudiants n'étaient pas exactement celles et ceux que nous connaissions, que nous avons pris l'habitude de côtoyer. C'étaient des avatars, des pseudonymes, des icônes, des images muettes ou parlantes, tantôt fixes, tantôt mouvantes, composées de milliards de bits circulant tant bien que mal dans des réseaux eux-mêmes invisibles, des êtres à la fois réels et apparents, qui étaient là sans y être vraiment. Ces sons et ces images réveillaient en nous la mémoire des gens que nous connaissions et avons côtoyés, ils contenaient juste assez de réalité pour que la vie puisse continuer. Nous savions que nous avions affaire à nos semblables, à des parents et amis, eux aussi condamnés à vivre à l'écart du monde, sans toujours bien saisir quelle part d'eux parvenait jusqu'à nous, et sans savoir non plus ce qui, de nous-mêmes, leur était accessible. Quelque chose s'était produit qui nous donnait le pouvoir de glisser hors de notre enveloppe matérielle, de la voir disparaître : « Vertige, nausée, engourdissement, [nos] corps devenaient progressivement cette neige, ce bruit blanc des vieux postes de télévision sans signal¹ », ainsi que l'écrit Frédérique Bernier dans *Hantises* (2020). Des circonstances extraordinaires nous forçaient à entrer dans le pays des songes, des spectres et des apparitions, un pays où il fallait croire à ce qui ne pouvait plus être touché ni senti, avoir la foi dans les choses qu'on espère et ne voit plus.

•

Ce qui nous a été demandé, au fond, c'était de vivre en faisant l'économie de la présence, de consentir à cette ambiguïté ontologique qui faisait de chacun de nous un personnage plus ou moins inventé, qui donnait à nos rencontres et à nos discussions la forme de rêveries éveillées. À ma fille qui se trouvait dans sa chambre, assise devant son ordinateur allumé, son violon à la main, j'avais demandé, au début du confinement :

« Tu n'es pas censée être à l'école aujourd'hui ? – Mais *je suis* à l'école ! » m'avait-elle répondu, sur le ton de l'évidence. Aussi déconcertante qu'elle fût, cette réponse n'en était pas moins exacte : son professeur et ses camarades de classe s'approprièrent à répéter une pièce d'orchestre. Tout se passait comme si j'accusais bien malgré moi un retard, que je n'arrivais pas à suivre la cadence du changement. Au bout de quelques semaines d'enseignement à distance, je me suis d'ailleurs rendu compte que j'avais continué, avant chaque séance de cours en ligne, de me brosser les dents et de prendre une gorgée de rince-bouche, alors que cela n'avait plus aucune utilité dans un cadre virtuel. Je reproduisais machinalement des comportements devenus superflus, qui n'avaient plus d'autre intérêt que de rappeler le monde qui avait été perdu.

De même que la robotisation devait rendre le travail manuel toujours moins nécessaire, la mise en réseau rendue possible par le dialogue des algorithmes et des machines allait rendre la présence humaine, la vraie, de plus en plus facultative. Ce n'était pas exactement nous, mais des « produits dérivés » de nous-mêmes qui seraient chargés de nous représenter sur une multitude de plateformes. Peut-être étions-nous en train de vivre en direct la fin de l'idéal moderne du moi unifié, conscient et maître de lui-même : cette mise en réseau ne pouvait conduire qu'à l'éclatement du moi, qu'à sa dissémination aux quatre coins du monde virtuel. Le « je » n'était plus seulement un autre, comme l'avait écrit Rimbaud, le « je » n'était plus le « je », mais la somme d'un tout que plus personne n'avait les moyens de reconstituer.

Nous vivions sans le savoir une révolution anthropologique, laquelle se préparait depuis quelque temps déjà et attendait sans doute qu'une crise survienne pour s'imposer tout à fait, sans même qu'il soit question pour nous d'y consentir ou de la refuser. Nous n'étions pas préparés à affronter la menace d'un virus aussi contagieux, et pourtant nous avons rapidement trouvé les moyens de changer notre mode de vie, comme si la structure sociale était déjà prête à accepter l'ordre nouveau qui s'établissait, que l'ancienne structure avait été vidée de tout ce qui l'attachait au passé et pouvait encore résister. Les systèmes de communication fonctionnaient à plein régime, les plateformes d'échange étaient disponibles, la puissante machine du GAFAM (Google, Amazon, Facebook,

Apple, Microsoft), engagée partout sur la planète dans une guerre sans merci contre le « local », avait désormais les moyens de répondre sur-le-champ à nos moindres demandes. Le langage allait lui aussi prendre acte du changement : le mot *présentiel*, produit de la novlangue technobureaucratique, s'imposerait tout naturellement, comme pour mieux nous inviter à faire le deuil de la présence. Les tours de bureaux, les salles de classe, les restaurants et les théâtres ont été désertés, les centres-villes sont devenus des villages fantômes. Les matchs sportifs se déroulaient dans des stades vides, où des haut-parleurs faisaient entendre la clameur d'une foule absente, laquelle était représentée par quelques rangées de partisans en hologramme ou en carton, comme pour maintenir chez les joueurs l'illusion d'une présence.

L'entretien à grands frais de ces espaces déserts nous a soudain paru dérisoire : quel sens, quelle utilité pouvait-on donner à des lieux que plus personne ne pouvait fréquenter ? Plus que jamais, nous sommes devenus les compagnons de l'instant, retrouvant nos proches et nos collègues dans des cadres artificiels et éphémères. La fin d'une rencontre sur Zoom marquait non seulement la disparition des participants, mais la désintégration de l'espace virtuel qui les avait hébergés. La moindre communauté se trouvait désormais à un clic de naître et de disparaître.

•

Le « miracle » de cette interconnexion généralisée, de ces innombrables réseaux filaires qui ceignent le globe, le nourrissent et le traversent, c'est qu'ils ont rendu le transport des personnes – je parle du transport physique – de plus en plus facultatif, si ce n'est obsolète. Internet n'a pas seulement cherché, comme la voiture, le train ou l'avion, à réduire les distances, il n'a pas offert la possibilité de nous déplacer plus rapidement. Il a visé l'abolition pure et simple du temps et de l'espace, au prix d'une accélération sans précédent du rythme de la vie et des échanges. Dans un monde où le travail à domicile devient techniquement possible, où il est même encouragé (le télétravail offre aux entreprises des éco-

nomies considérables, et la diminution conséquente des déplacements réduit les émissions de gaz à effet de serre²), les transports sont devenus moins utiles, parce que les corps n'ont plus d'autre distance à franchir que celle qui sépare le lit de la cuisine et la cuisine du bureau-salon.

Il y a d'ailleurs une étrange ironie à voir le Réseau express métropolitain, le REM, déployer sa lourde ossature de béton aux quatre coins de l'île de Montréal, alors que tant de gens sont appelés à demeurer confinés chez eux. S'il était aujourd'hui en service plutôt que d'être en construction, ce système de transport automatisé ne serait pas seulement sans pilote, il serait aussi sans passagers. Pourquoi s'infliger l'épreuve d'un déplacement quand la fibre optique offre la possibilité de voyager à la vitesse de la lumière ? Car il faut imaginer, en parallèle des chemins de fer, autoroutes et voies aériennes qui ont longtemps servi d'emblème au progrès, des routes dématérialisées, où se déplacent virtuellement des centaines de millions de personnes interconnectées. Et le signe que cette nouvelle infrastructure l'emporte sur les anciennes, qu'elle les domine, c'est que celles et ceux qui continuent d'utiliser les réseaux de transport « anciens », de prendre le métro, l'autobus ou la voiture, ne peuvent faire autrement que de demeurer connectés en permanence à l'autre réseau, comme si l'appel de la dématérialisation, le chant des fantômes comme jadis celui des sirènes, était devenu tout bonnement irrésistible.

La dissociation qui en résulte entre le corps et l'esprit n'est plus l'exception, elle est devenue la norme. Les autobus et les rames de métro sont remplis de voyageurs qui ne sont plus que des corps dont l'esprit semble s'être échappé. Le corollaire obligé de notre devenir-fantôme est le devenir-zombie : les technologies de la communication produisent ou bien des corps privés d'esprit (les zombies), ou bien des esprits privés de corps (les fantômes). Je remarque d'ailleurs que l'arrivée du Web a favorisé cette dissociation jusque dans notre intimité la plus secrète, dans la manière dont nous vivons notre sexualité. La consommation de pornographie, dont on ne sait plus si c'est elle qui a



Photo : Isabelle Hayeur, *Death in absentia 02*, 2011

bénéficié de l'essor d'Internet ou si c'est Internet qui s'est d'abord développé grâce à elle³, se résume à la rencontre de fantômes et de zombies. Le consommateur et la *pornstar* ne sont rien de plus que des corps vidés de leur contenu, des hommes et des femmes qui sont là sans y être. Les uns jouissent, à distance, de l'apparence des corps tandis que les autres sont des corps dont l'esprit s'en est allé.

Cette dissociation du corps et de l'esprit vaut pour un nombre grandissant d'expériences sociales, lesquelles se résument bien souvent à la juxtaposition plus ou moins contrainte de corps étrangers. Partout nous rencontrons des gens dont l'esprit est ailleurs, dont les pensées sont investies dans un autre monde. Patienter dans un hôpital, attendre son enfant à la sortie de l'école, suivre un cours ou participer à une réunion d'équipe, c'est vivre de plus en plus souvent l'expérience d'une communauté réunie par défaut, dont les membres n'écoutent et ne regardent plus que distraitements, pour maintenir les apparences de la sociabilité. En vérité, leur attention est tournée vers une autre communauté, celle que les algorithmes ont constituée à leur place, une communauté d'autant plus attrayante qu'elle leur évite l'épreuve de l'altérité, leur renvoie leur propre écho, anticipe leurs moindres désirs. Comment résister au *sex-appeal* des fantômes ?

•

On peut bien sûr penser que la pandémie aura constitué une période d'exception, une sorte d'aberration, que la normalité reprendra ses droits, bref que nous reviendrons à la vie d'avant. Mais peut-être faut-il considérer la possibilité que le monde d'avant la crise, pour le dire avec le philosophe Günther Anders dans *L'obsolescence de l'homme* (1956), était déjà une histoire de fantômes⁴, que le capitalisme nous avait convaincus depuis longtemps de travailler à domicile, là où la consommation et la fréquentation des réseaux sociaux étaient devenues autant d'activités « productives », des formes à peine déguisées de travail. Bien avant l'épreuve du confinement, nous avons accepté diverses formes de surveillance et de contrôle, nous étions devenus de moins en moins mobiles et de plus en plus mobilisés, au sens presque militaire du mot, c'est-à-dire placés en état de disponibilité permanente. En ce sens, le retour à la vie « normale » risque de représenter le simple retour à la déréalisation ordinaire, marquée par l'éloignement grandissant vis-à-vis du monde sensible, ce qu'Alain Deneault a très justement appelé le « retour à l'anormal⁵ ».

On peut aussi penser, éventuellement (presque) heureuse, qu'avec cette pandémie une parenthèse de quelques décennies, un siècle tout au plus, est en train de se refermer, au cours de laquelle la majorité des

humains auront dû, pour effectuer leur travail, quitter leur maison et voyager, que l'interconnexion généralisée offre la possibilité inattendue de renouer avec les sept ou huit millénaires d'histoire où l'essentiel du travail productif a été réalisé à domicile. Il ne s'agira plus de pratiquer comme jadis l'agriculture ou l'élevage, mais de se livrer, à distance, à des activités entièrement dématérialisées, d'accepter dès lors l'ambiguïté ontologique comme une donnée fondatrice de nos rapports. Ainsi, c'est dans la communauté immédiate, composée de nos proches, parents, voisins et amis, que nous goûterons les joies de la présence concrète, les vertus de l'enracinement, tandis que le reste du monde, le monde « extérieur », sera réduit à une sorte d'abstraction utile. Mais on peut aussi en venir à croire, hypothèse désespérée, que la pandémie nous prépare à un monde où ce n'est plus seulement notre présence, mais *notre existence même* qui deviendra facultative, que cette pandémie sert d'avertissement, de prélude à notre propre disparition. La période troublée que nous vivons est bien sûr liée à la crise environnementale : nous savons que la déforestation, la cohabitation avec les animaux et l'exploitation intensive que nous en faisons favorisent l'éclosion et la mutation des virus, dont la transmission est facilitée par un réseau de transport qui sert de base à notre économie mondialisée. Mais la pandémie n'est pas simplement la conséquence de notre incurie et de notre arrogance vis-à-vis du monde sensible, elle a aussi une fonction prémonitoire : en nous forçant à la retraite, même momentanée, elle sert en quelque sorte de répétition générale avant l'Acte final, moment à partir duquel l'histoire du monde continuera *en notre absence*.

C'est ici, et peut-être ici seulement, que la littérature nous vient en aide, dans la mesure où elle seule peut nous apprendre à vivre dans la « précarité fantomatique » (Bernier), nous permettre de tenir en équilibre sur les bords de l'abîme, de nous maintenir, vivants, sur le seuil de notre disparition. Cette voie « négative » est celle de l'acceptation, de la reconnaissance de notre finitude, celle-là même qui faisait dire à Montaigne que l'objet de la philosophie était de nous enseigner à mourir. Mais la littérature ouvre aussi devant nous une autre voie, plus hasardeuse mais peut-être aussi plus féconde, celle de l'imagination, laquelle permet de se lancer à la conquête du réel, de le rêver et de le transformer. Cette voie, c'est celle que préconise Monsieur Pinder, vieux professeur de lettres à la retraite, qui à la fin des *Cerfs-volants* rappelle à Ludovic la nécessité de ne pas se contenter du monde comme il va : « Rien ne vaut la peine d'être vécu qui n'est pas d'abord une œuvre d'imagination [...]. Bien sûr, il faut tou-

jours prendre les choses telles qu'elles sont. Mais c'est pour mieux leur tordre le cou. La civilisation n'est d'ailleurs qu'une façon continue de tordre le cou aux choses telles qu'elles sont⁶... »

Si le monde doit continuer, et s'il doit continuer avec nous plutôt que sans nous, je pense que nous devons mobiliser toutes les ressources de l'imagination, tordre le cou aux choses telles qu'elles sont, en nous rappelant que nous faisons partie de ces choses, que nous ne pouvons donc pas nous épargner nous-mêmes, dans la mesure où chacun de nous n'est guère plus qu'une

Chose entre les choses,
Chose plus fragile que les choses
Très pauvre chose
Qui attend toujours l'amour
L'amour, ou la métamorphose⁷. ■

1. Frédérique Bernier, *Hantises. Carnet de Frida Burns sur quelques morceaux de vie et de littérature*, Nota Bene, 2020, p. 21.
2. L'argument écologique n'est pas sans défaut, car Internet pollue, aussi bien par la fabrication des appareils que par l'alimentation en énergie de ses vastes réseaux et de ses puissants serveurs. Mais l'avantage décisif d'Internet tient à une invisibilisation de son impact environnemental, et plus encore à sa délocalisation, qui reproduit la logique du capitalisme mondialisé : tandis que le bilan des pays développés s'améliore, celui des pays en voie de développement se détériore, parce que c'est à eux qu'on demande d'effectuer les activités les plus polluantes. C'est ainsi que l'exploitation en Afrique, par de grandes compagnies occidentales, des mines de métaux rares détruit l'environnement, défait les équilibres politiques, emploie des enfants. Mais cette destruction et ces injustices se produisent *ailleurs*, dans un espace qui, aux yeux des pays bénéficiaires, ne compte pas vraiment, se trouve presque hors-la-loi. C'est d'ailleurs ce qui explique l'indifférence relative des pays riches à l'égard de la menace climatique : ils sont persuadés qu'ils auront les moyens de s'adapter, contrairement aux régions les plus pauvres du monde.
3. Voir notamment Ross Benes, « How porn has been secretly behind the rise of the internet and other technologies », *Business Insider*, 7 mai 2017 ; et Tim Harford, « Does pornography still drive the internet ? », *BBC News*, 4 juin 2019.
4. « Notre normalité est une *histoire de fantômes*. Qu'on ne prenne pas l'expression au sens figuré, car il est caractéristique de l'être ou du non-être des spectres de quitter leurs semblables pour franchir le seuil de leur monde et venir dans le nôtre affronter ce qui est réel. C'est ce qu'ils font aujourd'hui. À chaque instant, dans le monde de chacun d'entre nous, ont lieu effectivement ces combats avec des fantômes. » (Günther Anders, *L'obsolescence de l'homme. Sur l'âme à l'époque de la deuxième révolution industrielle*, traduit de l'allemand par Christophe Davis, Éditions Lvréa, 2002 [1956], p. 170.)
5. Alain Deneault, « Retour à l'anormal », *L'Inconvénient*, n° 82, automne 2020.
6. Romain Gary, *Les cerfs-volants*, Gallimard, coll. « Folio », 1980, p. 240.
7. Michel Houellebecq, *Poésies, J'ai lu*, 1999, p. 49.